



Le voyage au Congo d'André Gide

Un massacre

Le 21 octobre dernier il y avait donc de cela six jours) le sergent Yemba fut envoyé par l'Administrateur de Boda à Bodembéré pour exercer des sanctions contre les habitants de ce village (entre Boda et N'Goto). Ceux-ci avaient refusé d'obtempérer à l'ordre de transporter leurs gîtes sur la route de Carnot, désireux de n'abandonner point leurs cultures. Ils arguaient, en outre, que les gens établis sur la route de Carnot, sont des Bayas, tandis qu'eux sont des Boffs.

Le sergent Yemba quitta donc Boda avec trois gardes (dont nous primes soigneusement les noms) (1). Ce petit détachement était accompagné de Baou capitaine, et de deux hommes commandés par ce dernier. En cours de route, le sergent Yemba réquisitionna deux ou trois hommes dans chaque village traversé, et les crut après les avoir menacés. Arrivés à Bodembéré, les sanctions commencèrent: on attachait douze hommes à des arbres, tandis que le chef du village, un nommé Colebé prenait la fuite. Le sergent Yemba et la garde Bonjo firent sur les douze hommes ligotés et les tuèrent. Il y eut ensuite grand massacre de femmes que Yemba frappait avec une machette. Puis s'étant emparé de cinq enfants en bas âge, il enferma ceux-ci dans une case à laquelle il fit inclure le feu. Il y eut en tout nous dit Samba N'Goto, trente-deux victimes.

Ajoutons encore à ce nombre le capitaine de M'Biri, qui s'était enfui de son village (Boubakara, près de N'Goto) et que Yemba retrouva à Bossou, premier village au nord de N'Goto (2).

Bétail humain

28 octobre.

La déposition de Samba N'Goto avait duré plus de deux heures. Il pleuvait. Ce n'était point la passagère averse des cannes. Le ciel était épaissement couvert; la pluie installée pour longtemps. Nous partîmes néanmoins vers dix heures. J'étais assis à côté de Mobaye; Maro et Zézé, dans l'intérieur du camion, s'installèrent tant bien que mal sur les sacs de pouchage, étouffant un peu sous la bâche. La route était profondément détrempée et l'auto n'avancait qu'avec une désespérante lenteur. Aux moindres montées, aussi bien qu'aux passages où la route était trop sablonneuse, nous devions mettre pied à terre, sous la pluie, et pousser le camion qui s'enlisait.

Nous avions le cœur si serré par la déposition de Samba N'Goto et par les récits de G., que la rencontre que nous fîmes en forêt d'un groupe de femmes en train de travailler à la récolte de la route, nous ne pouvions même plus leur sourire. Ce pittoresque bétail ruisselait sous l'averse. Nombre d'entre elles allaient tout en travaillant. Tous les vingt mètres environ, aux côtés de la route, un vaste trou, profond de trois mètres le plus souvent; c'est de là que sans outils appropriés, ces misérables travailleuses avaient extrait la terre sablonneuse pour les remblais. Il était arrivé plus d'une fois que le sol sans consistance s'effondrait, ensevelissant les femmes et les enfants qui travaillaient au fond du trou. Ceci nous fut redit par plusieurs (3). Travaillant le plus souvent trop loin de leur village pour pouvoir y retourner le soir, ces femmes

se sont construit dans la forêt des huttes provisoires, pernicables abris de branches et de roseaux. Nous avons appris que le milicien qui les surveille les avait fait travailler toute la nuit pour réparer les dégâts d'un récent orage et permettre notre passage.

Arrivés au « Grand Marigot », point terminus de la route carrossable. Là nous attend le gros des porteurs. Nos boys ont pris les devants avec le reste de la troupe que nous ne devons retrouver qu'à Bambio. Il est deux heures. La pluie a cessé. Nous devons rapidement un poulet froid et repartons. Dix kilomètres seulement nous séparent de Bambio. Nous les ferons sans peine. En général, nous n'uscrons que très peu des tipoyers (4), autant par amour de la marche, que pour épargner nos tipoyeurs pitieux.

Le bal meurtrier

29 octobre.

Ce matin, j'étais allé voir l'un des chefs indigènes venus hier à notre rencontre. Ce soir, il me rend ma visite. Longue conversation. Adoum sert d'interprète, assis à terre, entre le chef et moi.

Les récits du chef de Bambio confirment tout ce que Samba N'Goto m'avait appris. Il me raconte en particulier le « bal » du dernier marché de Boda. J'en transcris ici le récit, tel que je l'ai copié d'un carnet intime de G. (Ce journal tout entier serait à citer sans commentaires.)

« A Bambio, le 8 septembre, dix récolteurs de caoutchouc (vingt, disent les renseignements complémentaires) (5) de l'équipe de Goundi, travaillant pour la Compagnie Forestière — pour n'avoir pas apporté de caoutchouc le mois précédent (mais, ce mois-ci, ils apportaient double récolte, de 40 à 50 kilogrammes) — furent condamnés à tourner autour de la factorerie sous un soleil de plomb et porteurs de poutres de bois très pesantes. Des gardes, s'ils tombaient, les relevaient à coups de chicotte.

Le « bal » commença dès huit heures, dura tout le long du jour sous les yeux de MM. Pachat et Maudurier, agent de la Forestière. Vers onze heures, le

(1) Il était bon de préciser et d'aider l'enquête administrative qui devait s'ouvrir provoquée par la lettre que j'écrivis bientôt après à M. Alfassa, gouverneur général à érimaire.

(2) Il va sans dire que Samba N'Goto fut jeté en prison sitôt de retour à Boda. Un lettre pour Pachat, que je lui avais donnée afin d'excuser son retard et de le protéger si possible, n'y fut rien. Il fut jeté en prison ainsi que quelques membres de sa famille dont Pachat se fut facilement saisi, tandis que Pachat partait en tournée, précédemment avec Yemba, dont les hauts-faits n'avaient donc entraîné nullement la disgrâce.

Je me hâte de dire que cette impunité ne fut pas de longue durée: non plus que l'incarcération de Samba N'Goto. Au reçu de ma lettre, le gouverneur ordonna une enquête administrative. Elle fut confiée à M. Mar che-sou, inspecteur de l'Oubangui-Chari, qui apporta confirmation de tout ce que dessus: c'est la mise en accusation de Pachat.

(3) A noter que cette route, qui fut particulièrement difficile à établir (en raison de la nature du sol) et meurtrière, ne sert exclusivement qu'à l'auto qui mène une fois par mois, au marché de Bambio, M. M... représentant... de la Forestière, accompagné de l'administrateur Pachat.

nommé Madougou, de Bagouana, tomba pour ne plus se relever. On en avait M. Pachat, qui dit simplement: « Je m'en f... » et fit continuer le « bal ». Tout ceci se passait en présence des habitants de Bambio rassemblés, et de tous les chefs des villages voisins venus pour le marché (1).

Le chef nous parle encore du régime de la prison de Boda, de la détresse des indigènes, de leur exode vers une moins maudite contrée...

Et certes je m'indigne contre Pachat, mais le rôle de la Compagnie Forestière, plus secret, m'apparaît ici bien autrement grave. Car enfin, elle n'ignorait rien (je veux dire les représentants de la dite). C'est elle (ou ses agents) qui profitait de cet état de choses. Ses agents approuvaient Pachat, l'encourageaient, avaient avec lui partie liée. C'est sur leur demande que Pachat jetait arbitrairement en prison les indigènes de rendement insuffisant, etc. — André Gide (Nouvelles de l'Indochine).

(4) Le tipoyé est un fauteur suspendu non entre deux tiges de bambou, comme on pourrait le croire d'abord, mais entre deux palmes du gigantesque palmier-ban. Entre ces brancards se glissent les porteurs, deux à l'avant, deux à l'arrière. Reliés aux brancards, deux supports, un pour chaque couple de porteurs, pèsent sur l'épaule de ceux-ci, assurant le poids de l'ensemble. Je n'ai pas mesuré ces palmes brancards; mais on pourra présumer leur longueur en imaginant l'un derrière l'autre quatre porteurs, en ajoutant l'espace qu'il faut pour un fauteur-lit. Elles sont de l'épaisseur d'un mât de cocagne. J'ai vainement cherché dans la forêt un palmier qui fut capable d'en fournir de cette taille. Au-dessus du fauteur, des nattes, posées sur des lianes arquées, forment toiture; c'est le shimbeck. Il protège des rayons du soleil, mais empêche de voir, fait pencher de côté toute la charnière lorsqu'il n'est pas parfaitement équilibré, et parfois se replie sur vous de la manière la plus gênante.

A cause des isésés et priant de la manière du sommeil, il n'y a pas de chevaux dans cette partie de l'Afrique.

Ils ont tous été frappés d'une amende égale au prix de leur travail. Par conséquent ils ont travaillé deux mois pour rien. L'un d'eux, qui a voulu résister, a été frappé d'un mois de prison.

Depêche de Brest

7 janvier 1927